Document généré le 24 avr. 2024 03:55

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Opinions
Pourquoi écrit-on de la poésie aujourd'hui

Claude Bertrand

Numéro 21, printemps 1984

URI : https://id.erudit.org/iderudit/15870ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bertrand, C. (1984). Opinions : pourquoi écrit-on de la poésie aujourd'hui. *Moebius*, (21), 77–80.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Opinions

POURQUOI ÉCRIT—ON DE LA POÉSIE AUJOURD'HUI?

Pourquoi écrit-on de la poésie aujourd'hui? Et pourquoi en écrit-on, comme on le fait maintenant, en projetant directement ses pulsions sur le papier? J'essaierai de répondre à partir de ce que je pense spontanément de cette façon de faire de la poésie.

Eh bien! sur le coup, j'avoue que je n'en pense rien du tout, parce que je n'y comprends absolument rien. Mais peu après, je me dis que je devrais bien comprendre, que je devrais être moderne et cesser d'être ancien. Et pourtant, suis-je ancien parce que je considère la lecture d'un poème comme un art très difficile, qui demande une très grande sensibilité de la part du lecteur, une très grande rigueur et une très grande attention? Je pense aussi qu'il est important de tenir compte du moment précis où on lit un poème. Le poème en effet ne se lit pas n'importe quand: il faut choisir le moment, attendre l'occasion, car il s'agit d'entrer en contact avec l'émotion du poète. Ce qui suppose une disposition intérieure précise de la part du lecteur. Il en découle que la lecture d'un poème n'est pas une chose courante ou banale. Elle relèverait plutôt d'une forme de communication avec un univers que je qualifierais de sacré, pour désigner une réalité qui échappe à la réalité courante. En ce sens, on peut se demander si la véritable poésie d'aujourd'hui, pour autant qu'elle existe encore, se retrouve d'abord dans les poèmes, ou si elle n'appartiendrait plutôt à aucun genre. Ainsi pourrait-elle aussi bien se trouver dans un roman, un essai ou quelqu'autre genre d'écriture qui ne serait peut-être justement pas défini. Et pourquoi pas? Chose certaine, la poésie n'est pas aussi facilement repérable ni identifiable qu'on voudrait bien le faire croire.

Quant à la poésie que l'on qualifie aujourd'hui de «moderne», je me demande jusqu'à quel point elle ne serait pas une mystification. Car quel effet de compréhension du réel produit-elle donc? Les poètes ont-ils quelque chose à nous apprendre, intérieurement? Ou ne se contentent-ils pas de répéter les mêmes formules, ces clichés que l'on entend aujourd'hui sans cesse: corps, texte, textualité, pulsions, écriture du corps? Je l'avoue franchement, j'ai tendance de plus en plus à croire qu'un poète aujourd'hui n'est plus rien d'autre en réalité qu'un individu qui se met à écrire n'importe quoi, c'est-à-dire tout ce qui lui passe par la tête au fil de ses pulsions ou impulsions les plus immédiates.

Mais cela, tout le monde en effet peut le faire, et il n'est pas besoin d'avoir un quelconque talent, moins encore d'avoir des idées, ou encore simplement quelque chose à dire, pour se produire ainsi dans l'écriture. Mais peut-être au fond ne s'agit-il pas tant de se produire dans l'écriture que de se produire en société, pour que les autres nous voient et nous entendent.

Ainsi un écrivain «moderne» peut-il écrire, même s'il n'a rien à dire. Il lui suffit en réalité de se déclarer écrivain, c'est-à-dire d'écrire comme il le faut pour se faire reconnaître comme écrivain par les autre écrivains qui écrivent comme lui, afin de pouvoir lire son nom quelque part dans une revue ou dans un journal, dirigé bien sûr par ses mêmes amis écrivains.

Au fond, l'on écrit sans cesse, dans cet esprit bien «moderne», pour dire que l'on n'a rien à écrire, et que l'on n'a rien à dire: l'écriture du silence, l'angoisse de la page blanche. Il s'agit d'écrire sur l'écriture elle-même, pour cacher son vide intérieur, en se réfugiant si possible derrière une image commodément «moderne». Se découvrir «femme» par exemple est l'une de ces aubaines extraordinaires de la modernité: j'écris parce que je suis femme, comme si la femme avait quelque chose à dire, en soi, seulement parce qu'elle est femme. Il en ira de même d'ailleurs de l'homosexuel de service dont cette école a bien besoin pour confirmer sa modernité. L'on pourra dire de même que l'on écrit pour mettre à jour le processus de production de l'écriture. Mais l'on entendra cette belle formule non tant comme l'expression d'une distance par rapport à soi qui permettrait à la pansée de surgir et de faire son chemin en suivant son déroulement intérieur, que comme la réplique la plus immédiate, et disons-le, la plus plate, de la pulsion en acte. Ce qui pourrait peut-être s'appeler un «flash», en termes modernes.

Mais quelles seraient donc les règles de cette activité de promotion sociale qu'est devenue aujourd'hui l'écriture poétique dite «moderne». Elles sont simples à comprendre et à pratiquer, mais il est important de bien les connaître, si l'on veut «réussir».

Première règle, ne jamais manquer un lancement de livre. Se tenir dans le «milieu». Les poètes et les écrivains sont collectifs aujourd'hui. Ils se parlent et s'écrivent entre eux. Ainsi ils sont à eux-mêmes leur propre public. Ils doivent se parler et s'écrire entre eux, se citer mutuellement, se dédier des «textes» les uns aux autres, s'organiser des colloques pour se célébrer, se décerner des prix, pour se décrocher des bourses, pour avoir l'empression d'exister. Ils sont bien réalistes en ce sens: autrement, qui donc en ferait état? De plus, se tenant ainsi dans le milieu, ils se donnent l'impression qu'il y aurait là quelque chose à comprendre: chacun donnant à l'autre l'impression qu'il le comprend, on s'évite l'angoisse pourtant si «poétique» d'être incompris. Mais s'ils ont besoin d'un milieu, ces poètes, qui ont quand même assimilé quelques bribes de vies de poètes, ils ont également besoin de sensations fortes, à défaut d'expérience

intérieure véritable.

C'est la deuxième règle en effet. Boire, fumer, fêter jusqu'à des heures indues, quoi de plus poétique et de plus moderne à la fois! Ils ne dorment plus, les poètes, ils font l'amour, et ils le font de manière très moderne avec tout ce qu'ils trouvent, avec les mots, avec les femmes (comme autrefois), avec les boîtes de conserve, les poignées de porte, les stars de cinéma, le champagne, la rue, les néons, l'Amérique, ses pavés, ses autoroutes, et quoi encore! Ils s'expriment maintenant ouvertement, ces poètes, par delà toute censure, franchissant tous les tabous en débouchant de nouvelles bouteilles! Mais comme ils sont modernes, ils s'opposent avec acharnement, avec ce zèle du néophyte qui a tâté de quelques ouvrages «théoriques», à toutes les théories de l'expression et du sens. Mais ils n'en sont pas à une contradiction près, car ils ont choisi le non-sens comme théorie, et ont depuis longtemps dépassé le vieux principe d'identeté. Ecrire n'importe quoi, de n'importe quelle manière, au fil de ses pulsions et de ses flashes alcoolisés les plus éblouissants, telle est la troisième règle à suivre. Nulle nécessité de connaître la langue française, il suffit de se laisser aller. Enfin une quatrième règle: écouter son corps, pratiquer l'écriture du corps. Cela dit tout.

Il y a peut-être d'autres règles à suivre pour devenir poète, écrivain ou écrivaine, auteur ou auteure aujourd'hui, mais elles me sont encore inconnues. A mon avis, le poète ou l'écrivain, s'il existe encore aujourd'hui, doit produire une idée. Le véritable poète est un penseur, et son idée passe par une métaphore, c'est-à-dire une *image réfléchie* de la réalité. S'il ne produit pas d'idée, sa poésie est mièvre, incompréhensible, ou simplement absurde. *Un écrivain ne saurait être dispensé de faire l'effort de produire* une pensée. Etre écrivain, romancier ou poète n'est pas une excuse. Ce n'est pas parce que l'on est poète que l'on doit être confus et que l'on peut faire l'économie d'un effort de pensée. Et si possible, produire une pensée qui vienne de soi, et non des autres. On me comprendra, la vraie poésie ou la véritable écriture n'est ni ancienne ni moderne. Il n'y a pas de nouvelle écriture pas plus qu'il n'y a d'ancienne écriture. L'écriture traite la langue comme un instrument avec lequel elle joue, de la même manière que l'on joue d'un instrument de musique. Et l'on sait bien qu'il n'y a pas vingt-six mille façons de jouer du violon. On le joue bien ou on le joue mal. Il y a de la bonne poésie, comme il y en a de la mauvaise. Je persiste à croire qu'il y a encore des règles ou des lois qui permettent de dire que certains textes sont très mauvais et que d'autres sont très bons: ces règles sont toutes relatives à la qualité de l'effort de pensée fourni.

Ce que j'attends de la poésie aujourd'hui, c'est non seulement qu'elle me dise quelque chose, mais aussi qu'elle m'apprenne quelque chose, c'est-à-dire qu'elle produise un effet de connaissance du réel. Mais peut-être suis-je trop exigeant. C'est à vous de répondre, qui que vous soyez, écrivains, poètes,

critiques, littérateurs. Je lance le débat. Et j'aimerais bien qu'on permette à ceux qui ont quelque chose à dire et qui ne sont peut-être pas connus, de le dire tout de même. Ce sont des voix vraiment nouvelles que j'aimerais d'abord entendre. Et j'insiste.

CLAUDE BERTRAND

COMMENT SE FAIRE DES AMIS

* Première prise de vue.
C'est simple et efficace. Appelez-vous Jean Royer et consacrez une tartine mielleuse au bonze Alain Bosquet, dans le Devoir du 28 avril 1984, p. 27 et 32. Voilà un placement judicieux: entrées au Monde, au Magazine littéraire, chez divers éditeurs de prestige, et nouvelle anthologie poétique en perspective. Oh évidemment, il a fallu fermer les yeux sur quelques incartades de l'interviouwé, piler un peu sur ses convictions et avaler ses solidarités modernistes. Mais enfin, il faut ce qu'il faut. Business is business (soupirs) as usual.

* Seconde prise de vue (reprise de la précédente, en moins hargneux)
Jean Royer qu'on croyait perdu dans la nature a été retrouvé dans le Bosquet. Ne croyez pas que le cher homme batte la campagne ou qu'il gaspille sa poudre aux moineaux du Québec. Que non (toute allusion référendaire exclue). Il fait campagne.

* Troisième prise de vue. Bonne pêche.
L'intrépide Réginald Martel a cru, dans la Presse du 21 avril, p. C.3, ramener dans ses filets la poulpeuse — je voulais dire tentaculaire — Madeleine Ouellette-Michalska. Hélas, elle l'a entraîné, une fois n'est pas coutume, vers les profondeurs. Les profondeurs de quoi. Au lecteur, respiration bloquée, d'en juger.

* Quatrième prise de vue. La prochaine fois ce sera ton tour.
Et la critique dans tout ça? La critique est dans un état critique. Mais les ascenseurs ronronnent. Les critiques parlent des critiques qui quittent parfois la pose pour la prose, c'est-à-dire leur colonne, pour écrire — heureuse coïncidence — des oeuvres admirables. Il faudrait être bien jaloux, honteusement mesquin, très seul ou terriblement frustré, pour voir dans ces échanges de bons et déloyaux services, autre chose qu'une émouvante solidarité, version moderne de nos corvées villageoises.